

---

# La philosophie

## I - Origine et étymologie

### 1. Etymologie

*Philosophie* vient de deux termes grecs, *philos* (ami) et *sophia* (sagesse). On traduit souvent : « amour de la sagesse ».

On traduit en effet *sophia* par sagesse, mais le terme grec peut renvoyer à la notion de *savoir*, qui en diffère. On peut savoir beaucoup et avoir peu de sagesse, et à l'inverse savoir peu et être un modèle de sagesse. Le terme même de *sagesse* réclame réflexion, car on ne parle pas d'un enfant sage comme d'un sage. *Sagesse*, par opposition à *savoir*, renvoie à l'image d'une certaine attitude face à l'existence, à une certaine manière, par exemple, d'être *moins affecté* par les choses que la plupart des hommes. C'est une notion plus riche d'existence que la notion de *savoir*, plus purement théorique. Mais on associe au sage l'idée d'une certaine cohérence. Le sage n'agit pas nécessairement par principes, mais il n'agit ni ne pense de façon désordonnée. Et cet ordre vient de l'intérieur, et réalise une certaine harmonie avec l'ordre de l'univers, qui fait contraste avec la dispersion et la violence dont font preuve les autres hommes.

Si *philosophie* a pour nous plus à voir avec la sagesse, il ne faut pas oublier que l'idée d'un désir de connaissance rationnelle fait aussi partie de l'idée de philosophie, à tel point qu'on appellera longtemps *philosophes* ceux qui chercheront cette connaissance dans les sciences de la nature.

On traduit *philos* par « ami », mais *philos* est bien plus vaste, et couvre toutes les manières d'accorder valeur à quelque chose, de l'aimer (en plusieurs sens), de le désirer. Ainsi le *philanthrope* cherche à faire le bien autour de lui, le *cinéphile* « aime » le cinéma, mais pas comme le *zoophile* et le *pédophile* les animaux ou les petits enfants. En ce qui concerne la *philosophie*, est-ce par exemple un *désir de sagesse* (ou de savoir, voir plus bas) ? Le *philosophe* serait alors celui qui *désire savoir*, et qui se satisferait donc quand on lui apporterait le savoir désiré. Le désir porte sur un objet et en principe se satisfait de l'avoir obtenu. En est-il de même avec la philosophie ?

Il semble que non. Il faut donner au mot *philos* un sens restrictif ou négatif. En un sens, la philosophie est la négation de la sagesse, voire le refus de considérer quelque discours que ce soit comme « sagesse ».

On parle de « philosophies » comme de systèmes de pensées constitués, ordonnés autour de principes, témoignant d'une certaine cohérence. Ces « philosophies » relèvent d'ailleurs davantage du domaine de la « sagesse » que du savoir théorique. Il faut leur opposer *la philosophie*, non pas comme « le » système qui serait la vérité de tous les autres, mais l'esprit d'examen qui a pour objet de poser la question de la valeur de tout ce qui se présente comme savoir ou comme sagesse. En ce sens le *scepticisme* (du grec *skopein*, examiner) est l'âme même de la philosophie. On pourrait aller jusqu'à dire que la philosophie est l'exigence de mise en question de toute forme de savoir, de toutes les « sagesse » et de toutes... les philosophies.

C'est pourquoi la philosophie retient comme emblématiques des figures chez lesquelles l'exercice de la pensée manifeste l'importance du doute. C'est la figure de Socrate, qui défait toutes les prétendues sagesse et tous les prétendus savoirs ; c'est la figure de Descartes, qui par sa démarche de doute hyperbolique, cherchant ce qui a droit au titre de certitude absolue, en arrive à mettre en doute l'existence du monde sensible (argument du rêve), de la physique, des mathématiques même (et si mon esprit était mal fait ?), jusqu'à buter sur cette certitude absolue du *cogito* : « Je suis, j'existe », dont on ne peut douter puisqu'en douter, c'est encore l'éprouver comme certitude. Cette nécessité, du doute, qui rejoint l'exigence de perpétuellement *recommencer* l'élaboration du savoir, est emblématique de la philosophie.

Il ne s'agit donc pas « en philosophie » d'exposer « votre philosophie ». Plutôt que d'exposer ou d'inventer « votre » réponse, il s'agit de réfléchir aux données d'un problème et à la portée d'une question. Cela concerne également la lecture des auteurs : car il ne s'agit pas non plus en dissertation d'exposer « la pensée des auteurs ». Rejoindre Descartes comme philosophe, ce n'est pas identifier son système de pensée ou l'ensemble de ses opinions, mais rejoindre autant qu'on peut le « geste » qui animait sa pensée, et peut féconder la nôtre, si l'on accepte de s'y ouvrir.

## 2 - Origine

### A - Pythagore

On attribue le terme de *philosophie* à Pythagore (environ 569-494). Il peut être utile de rappeler rapidement qu'il fut mathématicien, astronome, musicien, moraliste et politique.

*Mathématicien* - La légende attribue à Pythagore la démonstration du théorème qui porte son nom. *Démontrer*, c'est en effet, non pas nécessairement découvrir (la propriété du triangle rectangle, que la somme des carrés des deux petits côtés est égale au carré de l'hypoténuse, était connue avant Pythagore), mais c'est refuser de recevoir une vérité passivement (comme en l'héritant d'une tradition), refuser aussi de l'accepter sans la comprendre (comme si on sait que cette propriété est toujours vérifiée, mais sans savoir pourquoi), refuser au fond de l'accepter si on ne l'a pas *construite* soi-même. Dans la démonstration, je ne m'incline que devant l'évidence de ce que me propose ma propre raison. En un sens donc, je ne pense jamais autant par moi-même que lorsque je fais des mathématiques. Les mathématiques sont l'école de l'autonomie de la raison et de la pensée (*autonomie*, du grec *autos*, soi-même, et *nomos*, la loi, se traduit par la faculté de se donner à soi-même ses propres lois). Dans la **démonstration**, je n'obéis qu'aux lois de ma propre pensée, c'est-à-dire à ma propre nature - qui se trouve être la même en tout homme, ce qui donne également à réfléchir.

*Astronome* - Pythagore fut aussi astronome. On dit de lui qu'il fut le premier à affirmer que la Terre était ronde et tournait autour du soleil. L'astronomie est une sorte de géométrie céleste. Ce qui est important, c'est que l'astronomie manifeste une propriété surprenante de la raison : c'est que **la raison humaine commence toujours par affirmer l'ordre avant de pouvoir le constater**. Les « planètes » (du grec *planaô*, errer), offrent quand on les observe, contrairement aux étoiles, l'apparence d'une trajectoire incohérente. Le propre de l'astronome est d'*affirmer* (contre l'apparence) que leur trajectoire *doit* être rationnelle, et de se mettre *ensuite* en quête de cet ordre qu'il *suppose*, et qu'il ne constate pas.

On retrouverait ce « pari » au XVII<sup>e</sup> Siècle avec la création de la physique mathématique. Lorsque Galilée écrit : « L'univers est comme un livre, et ce livre est écrit en caractères mathématiques », il *annonce* un effort de modélisation que rien ou presque ne justifie à l'époque. Il réitère ainsi la formule célèbre de Pythagore : « Tout est Nombre », formule à laquelle les Grecs n'avaient pourtant pas donné la forme d'une physique mathématique.

La deuxième remarque que l'on peut faire concernant l'astronomie, c'est qu'elle nous expose à une surprise permanente : si je tâche de former de la nature un modèle conforme à mes exigences de pensée, la nature « répondra » à cette exigence. L'ordre de la nature et l'ordre de la pensée (en particulier mathématique) sont, pour aller vite, un seul et même ordre. A y réfléchir, il y a de quoi s'étonner.

*Musique* - On attribue également à Pythagore la découverte selon laquelle les intervalles naturellement les plus consonants (octave, quarte, quinte) correspondent à des rapports mathématiques simples ( $\frac{1}{2}$  pour l'octave,  $\frac{2}{3}$  pour la quinte,  $\frac{3}{4}$  pour la quarte). Ce qui est ici à réfléchir est l'étonnement que ce fait dut produire. Il est déjà étonnant de voir que les astres (et plus encore la nature entière, si l'on y pense) obéissent à la raison, autrement dit, que la nature est homogène à la pensée. Mais on considère facilement qu'en l'homme, la raison s'oppose au corps, ou à la sensibilité, aux désirs, aux passions, qui seraient, en elles-mêmes, étrangères à la raison, à la loi. On peut « se raisonner », mais précisément c'est se faire violence : la raison semble toujours s'imposer comme de l'extérieur aux désirs et aux passions. Ce que découvre Pythagore, c'est que le plaisir (ici musical) obéit lui aussi à un ordre mathématique. L'ordre de la

pensée, l'ordre de la nature et l'ordre de la sensibilité seraient donc homogènes ? Il y aurait donc un sens à chercher, et par l'usage de la raison, l'unité de ces trois ordres ? La recherche de l'ordre dans nos pensées, de la vérité des choses et la recherche du bonheur pourraient bien être une seule et même chose.

*Morale et politique* - On comprend pourquoi Pythagore fut moraliste et politique. Moraliste, parce que l'effort de rationalité vise l'harmonie en chacun et avec la nature. Politique, parce que cette harmonie est à la fois personnelle et *humaine*, c'est-à-dire qu'elle vise quelque chose d'universel (l'humanité), et qu'elle ne peut que viser en même temps l'harmonie entre les hommes. Le projet que dessine la légende de Pythagore est d'un optimisme universel.

## **B - Socrate. La réduction à la question de l'homme**

Socrate (470-399) est lui aussi appelé le père de la philosophie. Il reprend par son affirmation célèbre (« Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ») cette idée qu'il n'y a de philosophie qu'en celui qui considère que rien ne vaut pour lui comme sagesse, sauf peut-être la recherche même. Lisez l'histoire de Socrate dans *L'Apologie de Socrate* de Platon, qui reprend en principe les discours que Socrate tint au procès qui allait aboutir à sa condamnation à mort.

Par rapport à l'ampleur du projet pythagoricien, il représente une réduction qui renvoie bien au sens restreint qu'a aujourd'hui le terme de « philosophie ». Pythagore ouvre aux recherches mathématiques et aux sciences de la nature. Par Pythagore, on comprend le sens large que « philosophie » a conservé jusqu'au XVIIIe siècle.

Socrate refuse, lui, la tradition des « physiciens » (voir dans le *Phédon* son récit de la lecture d'Anaxagore). L'ordre qu'on découvre dans la nature, la « raison » qu'on y découvre n'a pas grand-chose à voir avec cette « raison » qui définit l'humanité de l'homme. (Attention, ce qu'on traduit faute de mieux par « raison » se dit en grec « logos », qui signifie aussi bien « discours », « compte », « argument », « discours argumenté », « faculté d'argumentation ».) Pour nous modernes, le mécanisme qui règne dans la nature peut très bien renvoyer l'homme au sentiment que le monde lui est parfaitement étranger. Or ce qui intéresse Socrate, c'est de se comprendre, de comprendre en quoi consiste l'humanité qui me constitue, ce qui fait de moi un homme. C'est le sens qu'il donne à la formule traditionnelle de la sagesse grecque : « Connais-toi toi-même » (formule qui figurait sur le fronton du temple de la Pythie à Delphes).

Cette réduction ne s'est pas imposée d'emblée. Le terme *philosophie* a longtemps désigné toute investigation rationnelle, en particulier de la nature. Lorsque Blaise Pascal écrit dans les *Pensées* : « Descartes inutile et incertain. Toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine », on pourrait pratiquement traduire « philosophie » par « science de la nature » et plus précisément par « physique ». Descartes lui-même disait (*Principes de la Philosophie*, préface) que la « philosophie » est comme un arbre, dont les racines sont la « métaphysique », le tronc la physique et les branches la mécanique, la médecine et la morale. On voit bien que lorsque Descartes se définit comme philosophe, il se définit comme scientifique (ce qu'il fut), et que faire de la physique, cela doit servir à soulager le travail de l'homme (les machines) et ses souffrances (la médecine), bref rendre l'homme « comme maître et possesseur de la nature », rêve que réalise en partie notre technologie, précisément appuyée, comme l'annonçait Descartes, sur le développement indéfini des sciences de la nature. Lorsque Pascal attaque ce projet, c'est le projet de la science moderne qu'il frappe de nullité.

Cette ambiguïté (qui n'en est plus une aujourd'hui) renvoie à la précédente (concernant le terme *philos*). Si en effet la philosophie est le *désir de savoir*, on peut dire qu'en un sens la science a comblé ce désir. On pourrait se demander si la philosophie n'est pas une étape dans la recherche du vrai, étape qui serait destinée à s'achever lorsque le savoir se sera constitué dans tous les domaines qu'elle abordait au départ. On pourrait interpréter ainsi la célèbre *loi des trois états* d'Auguste Comte : la pensée humaine, cherchant le vrai des apparences, passerait successivement par les étapes suivantes : âge théologique (animisme, religion), âge métaphysique (explication du monde par des abstractions, qu'on pourrait presque appeler âge philosophique), âge positif, marqué par le progrès indéfini des sciences expérimentales. Socrate

affirme d'emblée que les questions de la philosophie ne sont pas celles des sciences de la nature.

### **C - Objectif et subjectif. Les trois questions de Kant**

Toute pensée porte sur un objet et est produite par un sujet. Pour le dire autrement, toute pensée a un versant *objectif* et un versant *subjectif*. Faire des sciences, c'est se tourner vers l'objet. Faire de la philosophie des sciences, c'est réfléchir sur les méthodes, c'est-à-dire sur l'esprit humain en tant qu'il *produit* les sciences. A ce titre la question de l'homme, ou du sujet pensant, demeure toujours en un sens hors du champ des sciences positives, même des sciences dites « humaines ».

Kant, dans la préface à sa *Logique*, ramenait ainsi la philosophie à trois questions fondamentales :

Que puis-je savoir ?

Que dois-je faire ?

Que m'est-il permis d'espérer ?

La première question s'explicité ainsi : dans quelle mesure, sur quels types d'objets l'homme peut-il espérer former un savoir ? Qu'est-ce que l'homme, en tant qu'être un homme, c'est être un être susceptible de produire des connaissances ? La question fait essentiellement l'objet du chef-d'oeuvre de Kant, la *Critique de la Raison pure* (1781). La seconde question est celle de la morale, qui chez Kant prend plutôt la forme suivante : qu'est-ce que la morale, c'est-à-dire qu'est-ce qu'être un homme, dans la mesure où être homme c'est se sentir tenu *absolument* à certaines actions ? C'est l'objet de la *Critique de la raison pratique* (1788). La troisième question renvoie en fait à toute une série de questionnements (cela concerne aussi bien la vie après la mort que la question de la fin de l'Histoire, du progrès etc.). Ces trois questions, dit Kant, n'en font qu'une : elles explicitent *la* question de la philosophie, à savoir : « Qu'est-ce que l'homme ? ». A ce titre, la philosophie pourrait se définir comme *anthropologie*, à condition d'oublier le sens moderne que le mot a reçu, et qui désigne une science humaine parmi d'autres.

Il n'y a peut-être pas de question philosophique. Il y a des questions qui seront traitées philosophiquement dans la mesure où vous saurez faire apparaître leur rapport possible avec l'exploration de cette question unique : qu'est-ce qui définit l'humanité de l'homme, comment analyser, comment mettre des mots sur cette réalité particulière dont nous faisons l'expérience en nous-mêmes, et qui s'appelle l'humanité ? Si vous donnez cette « direction » à votre examen d'une question, vous la traiterez philosophiquement. Les auteurs permettent souvent, si on veut les lire utilement et de manière ouverte, de prendre conscience des enjeux philosophiques d'une question. Les « repères » nous rappellent que l'approfondissement de ces questions passe souvent par une révision de notre vocabulaire et de nos concepts, trop peu souvent revisités.

### 3 - Platon. La Caverne. Philosophie et réflexion

Les analyses qui précèdent ont essayé de cerner une sorte de « perspective » philosophique et de définir l'objet de la philosophie. On nomme souvent « réflexion » la méthode prescrite en philosophie. Mais le terme mérite examen, puisqu'en un sens, celui qui travaille à résoudre un problème de mathématiques « réfléchit » bien, sans pour autant faire de la philosophie. Alors quel sens particulier prend le terme de *réflexion* quand on s'en sert pour définir la méthode philosophique ? On tentera d'expliquer cette notion par l'étude d'une image célèbre : l'Allégorie de la Caverne, de Platon (*République*, VII).

#### 1. L'Allégorie de la Caverne (la conscience, l'inconscient). Présentation.

Texte et représentation.

Ce qu'il faut retenir : nos faits de conscience sont produits par des mécanismes inconscients que nous sommes susceptibles de rejoindre. Cela est vrai de nos pensées, mais aussi de nos perceptions (voir, sentir, etc.), de nos désirs, etc. La réflexion consisterait dans l'effort pour prendre conscience de ce fonds inconscient de nos pensées, qui ne peut pas les laisser indifférentes. Si je sais comment j'en arrive à voir un objet comme je le vois, peut-être ne le verrai-je pas différemment, mais je ne prendrai plus son apparence pour sa réalité, ni pour sa seule apparence possible ; et en ce qui concerne mes pensées et mes désirs, il est clair que les réfléchir, c'est probablement entreprendre de les modifier, en les rendant davantage « miens ».

#### 2. Interprétation.

Prenons un exemple de jugement : « Il est juste de déclarer la guerre à Sparte » (ou à l'Irak, ou d'intervenir en Afghanistan, mais évitez les exemples contemporains, qui font polémique). Il est question de la guerre. Or l'idée de la guerre qui est présente dans ma pensée si je formule ce jugement (plus exactement : si je *pense* qu'il est juste, etc.), n'a sans doute pas grand chose à voir avec la réalité de la guerre (l'original de la figurine, qui est dehors). Je peux dire (c'est une lecture possible) que c'est une idée que certains me donnent (portez la guerre en Irak, ce sera une guerre propre), et dont je me fais à mon tour ma propre idée (l'ombre). Mais surtout cela semble indiqué que ce qu'est *pour moi* la guerre, je n'en ai pas moi-même conscience.

Pour mieux le comprendre, passons au feu. L'ombre n'apparaît que par le feu. Lorsque je pense qu'il est juste, etc., je pense la guerre en fonction d'une question qu'on me pose. Si on m'avait demandé si je pensais que cette guerre était utile, ou si elle risquait de faire beaucoup de victimes, je ne m'en serais pas donné la même pensée. Autrement dit, ce que je prends en moi de ma propre idée de la guerre est déterminé par la question qu'on me pose, ici une question de valeur. La question me livre un des aspects de ce que je pense de la guerre. Mais « mon idée » de la guerre, indépendamment de toute question, ne m'apparaît jamais. Mais je peux essayer, par réflexion, de la saisir.

Maintenant, le feu ici, c'est la question de la justice, et c'est, soit « mon » idée de la justice, soit l'idée de la justice qui travaille inconsciemment en moi. Le feu est d'origine humaine, et éclaire moins fidèlement que le soleil. Ici, pour aller vite, il faut évoquer la figure des Sophistes, grands intellectuels du Ve Siècle en Grèce, et qui avaient d'une certaine manière découvert ce que la sociologie appellera l'inconscient collectif. Les individus sont gouvernés de l'intérieur par des idées dont ils n'ont pas nécessairement conscience, mais que trahit la culture, et qu'il faut respecter, par exemple, si on se demande quelles lois leur donner (pensez aux nombreuses colonies que créaient les Grecs à l'époque). Quoi de mieux que de connaître ces valeurs inconscientes pour que les hommes se gouvernent, sans même le savoir, en harmonie avec leur culture, cette seconde nature ? Excellent moyen, aussi, de les convaincre, pour qui sait prononcer un discours qui flatte ces valeurs inconscientes, d'une façon qui peut échapper à celui-là même qui écoute le discours. Les Sophistes furent donc législateurs et maîtres dans l'art de la manipulation par le discours. Ces deux métiers leur rapportaient beaucoup.

### 3. L'exigence de réflexion. L'exercice de la dissertation.

On voit que l'Allégorie distingue ici deux degrés de réflexion. Le premier consiste à prendre conscience de ce par quoi l'ombre m'apparaît : par exemple, prendre conscience des valeurs qui travaillent en moi, par réflexion sur les jugements que je suis spontanément poussé à porter, parfois de manière contradictoire. Les Sophistes ont esquissé ce travail. Le second degré consisterait à poser la question de la *valeur de ces valeurs*. Ce travail là est refusé par les Sophistes, et il est pourtant nécessaire.

Platon illustre lui-même le fait que nous ne sommes pas conscients de nos propres valeurs. Dans la *République*, Thrasymaque (un Sophiste) affirme que la plupart des hommes croient que la justice est préférable à l'injustice, mais que lui sait que c'est l'inverse qui est vrai (livre I). Les livres suivants s'ouvrent sur une prise de conscience toute différente : Adimante et Glaucon, amis et interlocuteurs de Socrate, lui rappellent qu'au fond, tout le monde est persuadé que l'injustice vaut mieux que la justice. En effet, les poètes prônent la justice en promettant récompenses aux justes, châtiment aux injustes : ce qui montre bien qu'il faut promettre, et que s'il n'y avait ni châtiment ni récompense, les hommes se porteraient spontanément vers l'injustice. C'est ce qu'illustre l'histoire de l'anneau de Gygès, cet anneau d'invisibilité (symbole d'impunité) qui provoque immédiatement chez celui qui s'en trouve possesseur la pratique de l'injustice... et l'accès à un bonheur apparent. Montre-nous, Socrate, que Gygès a eu tort, et que le juste qui perd tout pour demeurer fidèle à la justice a raison, et qu'il est (rappelez-vous Pythagore) plus heureux que l'injuste à qui tout réussit.

On peut donc croire qu'on aime la justice alors qu'on aime l'injustice, la paix alors qu'on est un homme de guerre, etc. Alcibiade (Platon, *Alcibiade Majeur*) croit vouloir le pouvoir, alors qu'il veut la liberté. Et on voit qu'un travail des notions est ici nécessaire, car il y a bien des apparences qui feraient croire que le pouvoir favorise la liberté. Maintenant, si l'on atteint nos valeurs réelles, doit-on s'arrêter là ? Toutes les valeurs se valent-elles ? L'image dit non. Ce que montre le feu doit être rectifié. Il faut se demander si nos valeurs nous présentent ce qu'elles font apparaître sous leur vrai jour. Des valeurs qui me font apparaître une femme adultère comme digne de lapidation me font-elle apparaître la femme comme elle est ? Ne me cachent-elles pas la forme réelle, l'humanité de la femme ? Et quelle lumière me manifesterait cette forme réelle, cette humanité, qui devrait entraîner respect ? On me dira que ce sont là d'autres valeurs, occidentales, égalitaires, etc. Mais puis-je ne pas poser la question de la valeur de ces valeurs, étant donné que le risque est toujours de porter atteinte à l'autre, de nier ce qu'il est réellement, et par quoi il vaut réellement ? La tolérance n'a rien à faire ici. La tolérance est une nécessité parce que je ne peux pas affirmer que mes valeurs sont plus vraies que celles de mon voisin. Et cela est vrai. Mais la question de la valeur des valeurs doit pourtant être posée, c'est-à-dire qu'il faut porter la question des valeurs sur le terrain de l'universel - le premier obstacle à éviter étant l'illusion que mes propres valeurs sont évidemment universelles, ce que l'image de Platon interdit de penser.

### Conclusion

L'exigence de réflexion est donc une exigence de retour sur soi, sur ses propres pensées, sur ses propres valeurs, pour les mettre à jour (premier degré) et en peser la valeur (second degré). C'est cet exercice que propose la dissertation, dont l'essentiel consiste à mettre à jour les présupposés des réponses que pourrait recevoir une question, et de commencer l'examen réfléchi de ces présupposés, par un travail de formulation des concepts qui permet de mieux apprécier le contenu de nos propres pensées. Cela ne peut laisser la question de leur valeur indifférente.

## Deux textes sur la philosophie et la réflexion

Le mot Philosophie, pris dans son sens le plus vulgaire, enferme l'essentiel de la notion. C'est, aux yeux de chacun, une évaluation exacte des biens et des maux ayant pour effet de régler les désirs, les ambitions, les craintes et les regrets. Cette évaluation enferme une connaissance des choses, par exemple s'il s'agit de vaincre une superstition ridicule ou un vain présage ; elle enferme aussi une connaissance des passions elles-mêmes et un art de les modérer. Il ne manque rien à cette esquisse de la connaissance philosophique. L'on voit qu'elle vise toujours à la doctrine éthique, ou morale, et aussi qu'elle se fonde sur le jugement de chacun, sans autre secours que les conseils des sages. Cela n'enferme pas que le philosophe sache beaucoup, car un juste sentiment des difficultés et le recensement exact de ce que nous ignorons peut être un moyen de sagesse ; mais cela enferme que le philosophe sache bien ce qu'il sait, et par son propre effort. Toute sa force est dans un ferme jugement, contre la mort, contre la maladie, contre un rêve, contre une déception. Cette notion de la philosophie est familière à tous et elle suffit.

Si on la développe, on aperçoit un champ immense et plein de broussailles, c'est la connaissance des passions et de leurs causes. Et ces causes sont de deux espèces ; il y a des causes mécaniques contre lesquelles nous ne pouvons pas beaucoup, quoique leur connaissance exacte soit de nature à nous délivrer déjà, comme nous verrons, il y a des causes d'ordre moral, qui sont des erreurs d'interprétation, comme si, par exemple, entendant un bruit réel, j'éprouve une peur sans mesure et je crois que les voleurs sont dans la maison. Et ces fausses idées ne peuvent être redressées que par une connaissance plus exacte des choses et du corps humain lui-même, qui réagit continuellement contre les choses, et presque toujours sans notre permission, par exemple quand mon cœur bat et quand mes mains tremblent. On voit par là que, si la philosophie est strictement une éthique, elle est, par cela même, une sorte de connaissance universelle, qui toutefois se distingue par sa fin des connaissances qui ont pour objet de satisfaire nos passions ou seulement notre curiosité. Toute connaissance est bonne au philosophe, autant qu'elle conduit à la sagesse ; mais l'objet véritable est toujours une bonne police de l'esprit. Par cette vue, on passe naturellement à l'idée d'une critique de la connaissance. Car la première attention à nos propres erreurs nous fait voir qu'il y a des connaissances obscurcies par les passions, et aussi une immense étendue de connaissances invérifiables et pour nous sans objet, et qui ont deux sources, le langage, qui se prête sans résistance à toutes les combinaisons de mots, et les passions encore, qui inventent un autre univers, plein de dieux et de forces fatales, et qui y cherchent des aides magiques et des présages. Et chacun comprend qu'il y a ici à critiquer et à fonder, c'est-à-dire à tirer de la critique des religions une science de la nature humaine, mère de tous les dieux. On appelle réflexion ce mouvement critique qui de toutes les connaissances, revient toujours à celui qui les forme, en vue de le rendre plus sage.

**ALAIN (1868-1951), *Eléments de philosophie*, Introduction.**

*La philosophie n'est autre chose que l'effort de l'esprit pour se rendre compte de l'évidence, c'est-à-dire pour éclairer peu à peu, en y descendant, mais d'une lumière artificielle et toujours instable, ce dessous infini de la pensée, que la nature prudente nous dérobe d'abord, où se prépare pourtant la lumière naturelle, permanente, dont la conscience s'éclaire, sans se demander, que par instants, d'où elle lui vient. Disons-le hardiment, philosopher c'est expliquer, au sens vulgaire des mots, le clair par l'obscur, clarum per obscurius.*

(...) Les prisonniers de la caverne sont les prisonniers de l'évidence. Tant qu'ils s'y cantonnent, il n'est pas plus aisé de les faire croire à une lumière meilleure que de donner par voie de raisonnement l'idée de l'émotion esthétique à un esprit qu'une longue culture n'a pas formé à la ressentir. Encore les belles choses sont-elles perçues par nos sens avant de nous donner l'impression du beau : nous les voyons d'abord, nous les entendons. Ce que l'on ne voit pas, tel est l'objet de la philosophie, car la conscience n'atteint que la surface des pensées.

(...) Loin donc que la philosophie vise à la clarté vulgaire ou même s'en accommode, on dirait juste en la définissant : un effort de l'esprit pour comprendre difficilement des choses faciles, et s'affranchir de la clarté primitive. (...) La philosophie, sans arracher de l'esprit la croyance naturelle, le trouble dans sa possession et lui donne la sensation de l'obscur. Elle lui impose en outre de créer son objet, c'est-à-dire tout d'abord sa langue, une langue nouvelle, personnelle comme ce qu'elle doit rendre. De là l'énorme effort que réclame l'invention philosophique (...). De là résulte aussi la difficulté qu'on éprouve à entrer dans la pensée philosophique d'autrui, j'entends dans une pensée vraiment personnelle. Plus un philosophe est original, profond, systématique, c'est-à-dire plus il s'éloigne des conceptions banales, claires, et presque toujours contradictoires, du sens commun, plus il en coûte d'effort pour l'être après lui de la même manière. Il s'agit de s'approprier sa langue, de retrouver par une patiente divination son point de vue en face de chaque idée, de corriger lentement l'une par l'autre, à mesure qu'on avance, chacune de ces découvertes, jusqu'au moment où tout s'éclaire, vu d'un certain centre où il s'était mis pour embrasser sa pensée. Ce centre délicat, comment l'atteindre, comment le reconnaître, quand au lieu de descendre dans une oeuvre pour s'en rendre maître, on se contente d'en parcourir la surface avec le parti pris d'y retrouver ses propres opinions ou de critiquer par le détail, c'est-à-dire par le dehors, la pensée de l'auteur ? Le plus souvent, c'est ainsi qu'on lit les philosophes. Est-il surprenant qu'on ne donne pas la préférence à ceux qui ont pénétré le plus avant dans les choses et dans leur esprit ? On les trouve obscurs : la lumière chez eux n'est pas à la surface, dans les mots et dans les images. On la trouvera si l'on se donne la peine de la chercher où elle est.

**Jules LAGNEAU (1851-1894), *De la métaphysique***